

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

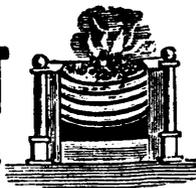
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									



SOMMAIRE DES MATIERES.

LE MURIER BLANC, (suite et fin); BERCHOUX; REVUE DES MODES DE PARIS.

LE MURIER BLANC.

[SUITE ET FIN.]

A la vue de l'étranger il se leva par une vieille habitude de politesse et salua d'un air empressé.

—Veuillez attendre un moment, monsieur, dit-il, comme s'il répondait à une question qu'on ne lui avait pas adressée; vous allez être servi à l'instant même. Agathe, un siège, mon enfant; je vais moi-même cueillir des feuilles fraîches sur le mûrier.

En même temps il voulut sortir: mais sa fille le retint doucement et dit avec tristesse en regardant l'étranger.

—Mais, mon père, monsieur ne vient pas chercher de feuilles de mûrier, vous savez bien.

—Voilà ce que tu me dis toujours, reprit l'aliéné d'un ton d'humeur, comme s'il n'y avait plus de vers à soie dans la ville d'Orléans!

Mais je vois ce que c'est, continua-t-il en regardant l'inconnu, mes ennemis m'ont encore calomnié auprès de vous; imaginez, monsieur, qu'ils ont été jusqu'à dire que je falsifiais mes feuilles de mûrier! Quelle infamie! Mais ne les croyez pas.... tous mes paquets de feuilles sont timbrés de mon cachet, et je les défie de prouver leur assertion!

Il sembla perdre ici le fil des ses idées et il murmura avec l'accent de la colère:—Oh! les ennemis!

Puis il se rassit et tomba dans une morne insensibilité, qui était le caractère habituel de sa folie.

Le visiteur suivait avec une expression de douleur réelle, chaque mouvement de l'insensé. Agathe, qui s'aperçut de l'intérêt qu'il semblait prendre à l'infortune de Guingret, lui dit à demi-voix:

—Vous voyez, monsieur, à quoi de grands chagrins on réduit, mon pauvre père, et j'en

suis venue à le trouver presque heureux d'avoir perdu sa raison.... Mais veuillez vous asseoir, monsieur, ajouta-t-elle en lui désignant une chaise en face d'elle, j'oublie que nos malheurs ne doivent occuper que nous....

L'étranger répondit d'une voix affectueuse et pénétrante:

—Cependant, mademoiselle, j'aurais peut-être plus de droit que tout autre de m'intéresser au sort de votre père.... au vôtre, Agathe... bien que vous n'avez conservé aucun souvenir de moi.

—De vous, monsieur? dit la jeune femme en le regardant fixement.

—J'aurais désiré, reprit l'étranger avec embarras, que M. Rufin, notre ami commun, vous eût annoncé ma visite; mais; arrivé ce matin je n'ai pu attendre qu'il vous eut prévenue.... J'avais espéré que je n'aurais pas besoin de vous dire mon nom dès que vous m'auriez vu....

—Attendez! s'écria Agathe, frappée d'une idée, vous êtes....

—Prosper! Prosper Latour, votre cousin! dit l'étranger en fondant en larmes; Agathe, ne l'aviez-vous pas déviné?

La jeune fille tendit sa main à Prosper, qui l'arrosa de ses larmes.

—Prosper, dit-elle, excusez moi; il était difficile de reconnaître en vous l'écolier espiègle qui venait, au temps de notre prospérité, passer le dimanche auprès de nous. D'ailleurs, vous l'avouerez-je? mon père et moi, nous croyons n'avoir plus de famille; elle s'est éloignée de nous dans un moment funeste où nous avions pourtant besoin de consolations et de secours, et nous nous sommes habitués à songer qu'elle n'existait plus! Aussi, il nous était bien permis de ne pas reconnaître dès l'abord un parent qui, après dix ans d'oubli, nous donnait une preuve d'intérêt en venant nous visiter.

L'amertume de ces paroles fit baisser la tête à Prosper Latour, et il répondit d'un air de confusion:

— Il est vrai, Agathe, que ma famille a eu de grands torts envers vous. Ma mère, la première, a été bien cruelle en me retirant tout à coup de ma pension d'Orléans pour m'envoyer loin de vous; et cependant, Agathe, de l'endroit où j'étais, au milieu des études qui occu-

paient ma vie, je pensais souvent à vous, si douce et si bonne, à mon cher et malheureux oncle, dont je savais... j'étais sûr....

Agathe l'interrompit avec vivacité :

—Je ne doute pas, Prosper, que vous qui étiez si jeune et qui n'aviez jamais eu à vous plaindre de mon père, vous n'avez ressenti quelque pitié pour notre déplorable position ; mais vous conviendrez du moins que cette pitié a été stérile. Quand vous étiez un enfant soumis aux préventions inflexibles de votre mère, vous ne pouviez donner à un parent malheureux et frappé d'une injuste réprobation les marques d'affection auxquelles il avait droit de votre part ; mais depuis plus de deux ans, Prosper, votre mère est morte et vous a laissé libre de vos actions et de vos pensées.... Vous êtes riche, nous le savons ; nous savons aussi que, tout jeune que vous êtes, vous avez déjà acquis des vastes connaissances dans les sciences, et nous devons compter que cette supériorité sur le commun des hommes vous affranchirait au moins des malheureux préjugés dont nous sommes les victimes...

Pour s'expliquer l'aigreur de ces reproches, il faut songer que depuis dix ans la pauvre Agathe voyait son père abandonné du monde entier et que pendant ce long intervalle une quantité de fiel et de colère avait du s'amasser dans son cœur. Cependant le jeune Latour, sans être embarrassé par cette explosion d'une colère si légitime, releva la tête et dit avec douceur à la jeune enthousiaste :

—Etes-vous bien sûre, ma cousine, que j'aie mérité tous les reproches dont vous m'accabiez ? Etes-vous bien sûre.... Mais vous avez raison continua-t-il en se frappant le front comme s'il se parlait à lui-même, on a bien gardé le secret.

—De quel secret parlez-vous ? demanda Agathe toute surprise.

—Pardieu ! j'arrive au bon moment, dit une voix cassée sur la terrasse ; on est déjà aux révélations ?

Et en même temps le vieux notaire Rufin dont au milieu de la conversation, on n'avait pas reconnu le pas lent et lourd, entra dans la chambre appuyé sur sa canne. Agathe et son cousin se levèrent précipitamment. Mais avant tout le bonhomme alla serrer la main de Guingret, qui reçut d'un air d'indifférence parfaite cette marque d'affection, puis il prit place entre les deux jeunes gens et les regarda d'abord avec attention.

—Monsieur Latour, dit-il enfin, ce n'est pas ma faute si vous avez des jambes plus jeunes et plus lestes que les miennes ; vous auriez dû contenir un peu votre impatience de voir votre oncle et votre cousine, cela vous eût épargné

un accueil, sinon peu amical, du moins passablement froid.... Oh ! ne vous récriez pas, Agathe ; souvent vous vous êtes plainte à moi de l'égoïsme et de l'ingratitude de votre famille ; mais souvenez-vous aussi que je vous ai toujours dit en termes vagues que vous vous repentiriez peut-être un jour de cette colère !

—Mais enfin, mon bon monsieur, veuillez vous expliquer....

—Je sais que je le puis maintenant, dit le vieillard en regardant Prosper Latour, qui fit un signe de tête affirmatif ; aussi, je vais parler, puisqu'on me dégage d'une parole donnée solennellement. Eh bien ! Agathe, vous vous souvenez qu'à l'époque où cette maison allait être venue à la requête d'un de vos plus implacables créanciers, je vous apportai un beau jour toute la somme dont on avait besoin pour acquitter les dettes de votre père, en vous disant de ne pas trop vous inquiéter du remboursement de cette somme et que le bailleur de fonds pouvait prendre patience....

—Et ceci, mon cher bienfaiteur, m'a toujours fait supposer que c'était vous qui étiez venu à notre secours avec vos propres ressources.

—Vous oubliez mon enfant, que je suis le plus pauvre notaire du département et que je gagne à peine dans mon étude de quoi fournir à mes besoins.... Or ce que je ne pouvais faire un autre l'a fait. Au moment où j'étais au désespoir de vous voir à cette extrémité, je reçus une lettre de Paris on me demandait des détails sur vous et sur votre père, et tout en me recommandant le plus grand secret, on mettait à ma disposition pour être employée à votre usage toute une brillante fortune que l'on venait d'hériter.... C'était un coup du sort ; j'acceptai pour vous.... Vous savez le reste. Voici votre créancier, M. Prosper Latour.

Agathe se leva et dans un élan irrésistible de reconnaissance elle embrassa son cousin en sanglotant :

—Prosper, s'écria-t-elle, pardonnez-moi mes injustes reproches ? je ne savais pas combien vous étiez bon, généreux, compatissant ! je ne savais pas que c'était à vous que nous devions notre tranquillité présente et passée ! Oh ! pardonnez-moi, Prosper.... ou plutôt mon cousin, mon digne parent, notre protecteur....

Et avant qu'il eût pu répondre un mot, Agathe l'entraîna vis-à-vis son père, en disant avec chaleur :

—Mon père, mon père, embrassez-le donc ! C'est votre neveu, Prosper Latour ! Vous vous souvenez bien de lui ?.... le petit Pèpère, cet enfant mutin contre lequel vous aviez l'air de vous mettre en colère quand il vous avait fait quelque malice et dont vous riez de si bon cœur

lorsqu'il n'était plus là ? Mais regardez-le donc, c'est Pépère, le petit Pépère.

Ce nom souvent répété attira enfin l'attention de Guingret.

—Pépère ? dit-il en se redressant d'un air hétébé et en regardant autour de lui ; où est-il, donc, le petit diable ? où est-il, que je lui tire un peu les oreilles ?

—Il est devant vous, répéta Agathe.

L'insensé regarda fixement Prosper.

—Ce n'est pas lui, dit il en détournant la tête, Pépère était tout petit.

—Mais il a grandi ; songez donc qu'il y a dix ans que vous ne l'avez vu ; c'est un homme maintenant.

—Ce n'est pas lui, répéta tranquillement Guingret.

—Eh bien, reprit Agathe avec plus de chaleur, en s'adressant à son cousin, qui était pâle et tremblant, si vous voulez qu'il vous reconnaisse, qu'il vous aime, qu'il éprouve dans sa misère un moment de consolation, dites-lui que vous croyez à son innocence, dites-lui que ce n'est pas lui qui a commis le meurtre d'Hya-cinthe Denis... Dites-lui cela, car c'est la seule chose qu'il puisse encore comprendre...

—Non, non, ce n'est pas lui, dit Prosper d'une voix étrange et avec cet égarement passager que nous avons déjà eu occasion de signaler plusieurs fois depuis son arrivée.

Agathe et Rufin reculèrent par un vague mouvement d'effroi. Le jeune homme s'agita un moment en prononçant des paroles entrecoupées et inintelligibles, puis il s'achemina rapidement vers la porte en murmurant : « Adieu, adieu. »

Mais Guingret comme l'avait annoncé sa fille, avait compris les dernières paroles de son neveu. Il se leva radieux et s'avança vers lui à mesure que le jeune homme reculait vers la porte :

—Eh bien, eh bien ! s'écria-t-il d'un air amical, on a donc découvert la vérité ? On a donc arrêté le véritable assassin ? ...

Le jeune homme, sans qu'on sût la cause de son action, répéta encore « Adieu ! adieu ! » et s'enfuit sans écouter la voix de tous les assistants qui le rappelaient.

Agathe et Rufin étaient restés stupéfaits.

—Pouvez-vous expliquer cette étrange conduite et ce départ si brusque, si inconcevable ? demanda la jeune fille.

—Mon enfant, dit le vieillard en baissant la voix, le domestique de confiance de M. Latour m'a fait pressentir une triste vérité : c'est que les fatigues excessives de l'étude ont un peu dérangé les facultés de votre cousin... .

—Quoi, il serait... .

—Pas tout-à-fait comme votre père, mais il a

des moments... d'absence ; cependant on ne m'avait pas dit que ses accès fussent aussi fréquents qu'ils semblent l'être... .

—Pauvre jeune homme ! dit Agathe en versant une larme ; ainsi donc le travail, comme la douleur, peut bouleverser la raison ? .. mais enfin, monsieur, vous savez au moins quel est le motif de son voyage ici ?

Rufin réfléchit quelques secondes.

—Ma foi dit-il enfin, il faudra bien qu'on vous le dise... eh bien, mon enfant, je crois qu'il vient ici pour... vous épouser ! .

—M'épouser ! moi ! un... .

—Il faut voir ! il faut voir ! dit Rufin en hochant la tête.

IV.

Un mois environ était écoulé ; chaque jour Prosper était revenu à la maison du faubourg, et il s'était montré bien différent de ce qu'il avait semblé à Rufin et à Agathe lors de sa première visite. Loin d'être fantasque et mystérieux, comme on devait le supposer de prime abord, il était vif, éjoué, plein de convenance et de politesse ; empressé près de sa cousine, indulgent et complaisant avec l'insensé, respectueux et plein de déférence avec le vieux Rufin, il avait su se concilier l'affection de tout le monde à la villa.

Dans les premiers temps les soupçons qu'avait conçus Agathe et que les rapports d'un domestique indiscret avaient confirmés tinrent la jeune fille et son vieux tuteur en garde contre les actions et les paroles de Latour, mais, à leur grand étonnement, rien de ce qui avait d'abord excité leur défiance ne se renouvela. Prosper avait une réserve excessive pour tout ce qui avait rapport aux passé, mais cette réserve était commandée par un sentiment bien naturel de convenance. Bref, au bout de quelques jours Agathe et Rufin étaient convenus que leur première impression les avait complètement trompés. N'était-il pas explicable en effet qu'un jeune homme de constitution frêle et nerveuse eût éprouvé une émotion voisine du délire en revenant après dix ans dans ce lieu qu'il avait fréquenté tout enfant, où il avait passé des moments si tranquilles, et où il retrouvait des souvenirs de meurtre, un parent devenu insensé, une cousine, pauvre enfant innocente, qui supportait, comme son père, le poids d'un nom flétri ? Agathe se reprochait presque comme une ingratitude l'opinion qu'elle avait conçue d'abord de ce jeune homme délicat et généreux dont elle avait reçu de si grands bienfaits.

D'ailleurs, plusieurs fois par hasard et sans aucune ostentation, le jeune Latour avait eu occasion de montrer dans la conversation une élévation de vues, une érudition, une étendue de connaissances, bien capables d'effacer les fâcheux

jugemens, qu'on avait pu porter sur lui. Sans doute ni Rufin ni Agathe, un vieux légiste et une jeune fille ignorante, ne pouvaient convenablement apprécier un jeune savant qui s'appliquait depuis plusieurs années à l'étude des sciences transcendantes dans lesquelles, dit-on, il avait obtenu de brillans succès. Mais Prosper était si lucide dans ses opinions, savait si bien, quand l'occasion s'en présentait, mettre les matières les plus abstraites à la portée de ses auditeurs, qu'il était impossible de ne pas reconnaître l'immense supériorité de cette intelligence dont le développement précoce tenait peut-être à quelque cause extraordinaire. Bien plus cette érudition même était une excuse des petites singularités qu'on pouvait remarquer en lui à longs intervalles ; et, quand une distraction ou un mot bizarre de sa part avaient attiré l'attention d'Agathe, Rufin disait tout bas en souriant :—Que voulez-vous ? un savant est toujours un peu *original* ; ces gens-là ne voient pas comme les autres, et il paraît qu'ils ne pourraient être savans sans cela...

Un mois donc après l'arrivée de Prosper Latour, il y eût à la maison de campagne un dîner apprat où se trouvèrent réunis tous les personnages importans de cette histoire. Honorine elle-même y assistait en habit de religieuse, bien que par la règle de son couvent il lui fût défendu d'y prendre part. Agathe, assise à côté d'elle, était mise avec une recherche qui ne lui était pas ordinaire dans sa solitude ; Rufin et Prosper étaient en costume de cérémonie ; et il n'était pas jusqu'à Guingret à qui on n'eût passé un antique habit noir qui depuis longtemps n'avait pas vu le jour. Tous avaient un air préoccupé, comme au moment d'accomplir un acte important qui les intéressait vivement.

Le dîner venait de finir et il n'avait pas encore été question du motif de cette réunion. lorsque, sur un signe suppliant de Prosper, le vieux Rufin dit à Agathe du ton d'une bienveillante familiarité :

—Eh bien, mon enfant, j'espère qu'aujourd'hui vous ferez enfin une réponse positive et favorable à la demande que je vous ai adressée au nom de votre cousin... Vous avez sans doute réfléchi aux diverses considérations que j'ai mises sous vos yeux ; c'est à vous maintenant de décider de votre sort et de celui de cet excellent jeune homme... car vous savez que votre sœur et moi nous avons déjà approuvé ce projet d'union...

Agathe rougit et elle allait répondre, lorsque Prosper fit signe qu'il désirait parler.

—Avant de connaître votre décision, ma chère Agathe, dit-il timidement, j'éprouve le besoin de vous rappeler que la reconnaissance que vous croyez me devoir et dont vous me parlez quelquefois, ne doit influer en rien sur la réponse que

vous allez faire. Quand je vous ai connue, Agathe, ici, dans cette maison, où depuis ont coulé tant de larmes, je n'étais qu'un enfant frivole et étourdi ; cependant votre souvenir m'a suivi pendant ma longue absence, il a grandi avec moi, il a occupé mon imagination tout entière lorsque je suis devenu homme ; et aujourd'hui que je vous retrouve plus belle et plus touchante que jamais, je vous aime d'un amour profond et durable. C'est à cette affection seule, Agathe, que je voudrais devoir votre main et je compte assez sur votre franchise pour croire qu'aucune autre considération ne vous fera oublier votre bonheur.

Rufin ne comprenait pas trop ces susceptibilités du jeune savant, mais Honorine, qui avait été femme du monde avant de renoncer au monde, approuva d'un signe ce que venait de dire Prosper. Quant à Agathe, la noblesse de ce sentiment appela presque des larmes à ses yeux et elle répondit avec émotion :

—Je vous remercie, Prosper ; je savais ce que l'on pouvait attendre de vous. Cependant, permettez-moi de vous le demander à mon tour, avez-vous bien réfléchi à l'engagement indissoluble que vous voudriez contracter ? J'ai désiré que cette conversation, si importante sans doute pour nous deux, eût lieu en présence de ma sœur aînée, qui est aujourd'hui pour moi comme une mère, de notre vieil ami, à qui je dois tant de reconnaissance, de mon malheureux père, qui ne peut pourtant plus comprendre qu'il s'agit en ce moment du sort de sa fille... Eh bien ! c'est devant ces trois personnes, qui résument pour moi tout ce que j'aime et tout ce que je vénère le plus après Dieu, que je vous demande si vous avez bien senti à quoi vous vous engagez par ce mariage

—Agathe ! s'écria le jeune homme en se levant impétueusement, je vous jure...

—Laissez-moi parler, Latour, dit Agathe avec une douce autorité, car en ce moment j'accomplis un grand devoir envers vous-même et envers moi. Si cette affection dont vous parlez vous aveugle sur les fâcheuses conséquences possibles de cette union, je dois vous les mettre sous les yeux. Et d'abord, Prosper, avez-vous songé que j'ai quelques années de plus que vous, et que dans peu de temps je ne serai plus cette jeune fille que vous aimez, dites-vous, dès votre enfance ? Avez-vous songé que je ne possède rien, et que vous auriez le droit d'exiger de votre femme une fortune au moins égale à la vôtre ? Enfin Prosper, et c'est là surtout que je ne veux pas vous surprendre, avez-vous songé que je ne vous apporterai en échange de votre nom qu'un nom honorable, je le sais, mais flétri aux yeux du monde. Avez-vous songé que mon père ce pauvre infortuné, a été accusé d'un meurtre horrible, traîné

devant des juges... et, continua-t-elle en désignant Rufin et Honorine qui baissaient la tête, que son meilleur ami et sa fille aînée elle-même croient encore à cette épouvantable accusation ?

Un silence profond suivit ces paroles

—Agathe, reprit Prosper avec un accent pénétré, je n'ai jamais songé à tous les obstacles dont vous parlez, et cependant ma réponse est prête. Qu'importe l'âge, qu'importe la fortune, puisque je vous aime ? Quant à cette accusation que l'on s'est obstiné à faire peser sur mon malheureux oncle, je crois comme vous qu'elle n'est pas fondée... et pour vous en donner la preuve, je vous supplie de m'associer, en m'accordant votre main, à l'œuvre de dévouement et d'abnégation que vous accomplissez envers cette triste victime des erreurs et des préjugés de toute une ville.

Agathe, par un mouvement spontané, lui tendit la main et lui dit d'un air solennel :

—Eh bien, Prosper, puisque les obstacles que j'ai dû vous mettre sous les yeux ne vous arrêtent pas, puisque votre générosité et votre affection vous font oublier tout ce que cette union pourrait vous laisser de regrets, voici main ; je vous la donne en présence de ma famille et de mes amis, en attendant que je vous la donne devant Dieu.

Cette scène de famille si simple et si touchante avait vivement ému tous ceux qui en comprenaient le sens. Pendant que Prosper remerciait avec chaleur sa future épouse Rufin qui s'était attendri s'écria tout à coup d'un ton amical-ement grondeur :

—Et allons donc ! pourquoi diable tant lanterner quand on est si près de s'entendre ? C'est deux enfants m'ont, sur ma parole, arraché ma dernière larme ! Vous aurez là une jolie et bonne petite femme, Latour ; et vous, Agathe, je vous assure que vous ne vous repentirez jamais d'avoir épousé ce brave garçon-là... Je me charge du contrat, mes enfants ; mais à quand la noce ?

—Il faut avant tout, dit timidement la religieuse, obtenir de notre saint-père la pape la dispense de mariage entre cousin et cousine ! Je me chargerai de ce soin, moi ; il faut bien que je contribue en quelque chose au bonheur de ma pauvre Agathe.

Les deux sœurs s'embrassèrent avec transport.

—Et maintenant que tout va pour le mieux à l'égard du sentiment, reprit Rufin, nous pouvons aussi parler un peu d'affaires, d'intérêts ; que voulez-vous, c'est ma partie à moi ! Et bien, Agathe, vous ne vous doutiez pas que si vous aviez refusé votre main à ce digne Prosper, vous n'en auriez pas moins eu une belle et bonne rente, constituée sur votre tête et sur celle de Guingret.

En même temps le vieux notaire tira de sa po-

che un volumineux papier couvert d'une écriture menue et serrée.

—Vous êtes le plus généreux des hommes dit Agathe à son fiancé ; vous n'avez pas voulu que votre oncle fut victime de mon refus : oh ! merci, merci pour lui. Mais, ajouta-t-elle en rougissant, puisque maintenant un autre contrat est devenu nécessaire, ne serait-il pas bon de déchirer celui-ci ?...

—Non, ma bonne Agathe, dit Prosper d'un air pensif, laissons-le subsister... Qui sait ce qui peut arriver ?

—Et mon père, mon pauvre père, ne peut comprendre cela ! dit Agathe en fondant en larmes et en se tournant vers le vieillard qui était toujours morne et abattu : il ne peut bénir sa fille, remercier son bienfaiteur, espérer dans l'avenir, comme nous !

Honorine et le vieux Rufin échangèrent un regard, mais il ne dirent rien. La religieuse se leva ; la nuit approchait et il était l'heure de la rentrée au couvent :

—Adieu, ma sœur, dit-elle d'une voix grave en prenant congé, puisse le mariage que tu vas contracter être plus heureux que le mien ! je te verrai bientôt...

En même temps elle salua et elle allait sortir :

—Ma sœur, lui dit Agathe avec un accent usouloureux reproche, tu oublies d'embrasser ton père.

La religieuse revint sur ses pas et déposa un baiser rapide sur le front du vieillard qui ne sembla pas s'en apercevoir, puis elle sortit aussitôt pour cacher la pâleur que cette action avait appelée sur son visage.

—Quels remords n'éprouverait pas cette pauvre Honorine, dit Agathe tristement, si elle venait jamais à avoir la preuve que notre père...

—Elle n'aura jamais cette preuve, dit Rufin en coupant court à ces souvenirs pénibles ; mais laissons tout cela, mon enfant ; la soirée est délicieuse, si nous faisons un tour de jardin.

—Oni, oui, allons au jardin ! dit Guingret en s'animant tout à coup et avec une joie d'enfant.

—Oui, mes amis, reprit Agathe en souriant, allez faire un tour de promenade pendant que je resterai seule ici quelques moments. Dès que je serai un peu plus calme j'irai vous rejoindre...

—Allons, que diable ! la pauvre petite a besoin de se recueillir après une pareille conversation ! dit Rufin ; Allons, venez, elle ne tardera pas.

En même temps il entraîna Prosper, qui semblait avoir une sorte de répugnance pour cette promenade, et ils descendirent au jardin précédés par Guingret, déjà armé de l'inévitable bêche qu'il portait dans des temps plus heureux.

Le soleil était couché depuis une demi-heure et déjà la teinte violette qu'il avait laissée à l'ho-

rizon commençait à s'effacer. Les bruits du faubourg voisin s'éteignaient peu à peu et les formes commençaient à se dégrader à la vague et brumeuse lueur du crépuscule. Les promeneurs allaient et venaient d'un pas paisible dans l'allée principale, et Rufin, pour occuper son compagnon du sujet qui devait lui être le plus agréable, lui parlait de sa prochaine union avec Agathe, de leur bonheur à venir. Prosper l'écoutait d'un air distrair, laissant errer son regard sur les objets environnans et ne répondant que par interjections et par monosyllabes. Quant à Guingret, fidèle à ses anciennes traditions de propriétaire, il enlevait ça et là les imperceptibles brins d'herbes qui saillaient au dessus du sable des allées, et il restait complètement étranger à tout ce qui n'était pas son jardin.

Cependant le notaire, remarquant qu'il faisait seul tous les frais de la conversation, regarda fixement le jeune Latour et lui dit à demi-voix :

—Je gage, Prosper, que je devine ce qui vous occupe en ce moment.

—Vous ! dit Latour en tressaillant.

—N'est-ce pas que cette soirée si calme vous rappelle une autre soirée aussi calme et aussi belle que celle-ci, et qui fut suivie cependant d'une épouvantable nuit ? Oui, continua-t-il en jetant un regard lent et tranquille autour de lui, c'était dans cette saison-ci ; voyez, on dirait que rien n'a changé depuis cette fatale époque ! Voilà encore le grand murier, les murailles blanches, la petite porte du clos ; la nuit menace d'être sombre, comme celle dont nous parlons... Oui, oui, je comprends ce qui vous occupe, jeune homme : vous vous rappelez ce malheureux Denis, qui revint le soir avec nous à la ville, et que le lendemain...

Prosper, qui lui donnait le bras, se dégagea par un mouvement brusque et saccadé, sans répondre un mot aux observations de Rufin.

—Eh bien, et bien, qu'avez-vous donc ? demanda celui-ci avec étonnement. Tudieu ! quelle vivacité, parce que j'ai effleuré un sujet un peu délicat....

Prosper avait déjà fait quelques pas pour s'éloigner, lorsqu'une forme blanche et vaporeuse parut tout à coup devant lui, et une voix un peu altérée par des émotions récentes lui demanda d'un ton d'un affectueux reproche :

—Quoi ! Prosper, nous quitteriez-vous sitôt ?

Le son de cette voix arrêta brusquement le jeune Latour ; il resta debout, en face d'Agathe, l'œil fixe, et baïbutia quelques paroles inintelligibles. Cependant l'obscurité ne permit pas de remarquer son émotion, au moment où il s'approchait de sa fiancée dont la vue seule semblait toujours rompre en lui quelque charme fatal, il se

sentit entraîné dans une allée latérale par Guingret, qui murmurait d'un air de mystère :

—Venez, vous ; je veux vous montrer quelque chose ; et si vous revoyez jamais mes ennemis, vous pourrez leur dire ce que vous allez voir.

Prosper obéit machinalement, sans savoir ou on le conduisait, et Rufin profita de ce moment pour dire à Agathe :

—Eh bien, mon enfant, il faut donc vous gronder toujours ? Croyez-vous que je ne m'aperçoive pas que vous venez encore de pleurer ?

—Oh ! mon vieil ami, répondit la jeune fille avec gaieté, ne vous fâchez pas, pour cette fois, car ce sont des larmes de bonheur que je viens de verser. Notre sort a si subitement et si heureusement changé ! Mon père maintenant est assuré de passer la fin de ses jours à l'abri du besoin, et moi, Rufin, vous ne savez pas que j'aime mon cousin, mon bon, mon généreux Prosper ?..

—Et vous avez raison, ma fille, dit Rufin de même ; car c'est un brave jeune homme et qui mérite toute votre affection. Cependant, je vous avouerai qu'en ce qui concerne certains souvenirs, il m'a semblé passablement chatouilleux, et je vous conseillerais, pour votre tranquillité, de ne jamais le presser trop au sujet... de l'événement que vous savez !

—Quoi ! mon ami, après tant de protestations que vous avez entendues comme moi il n'y a qu'un instant, aurait-il avoué qu'il croyait..

—Il n'a rien avoué, Agathe ; mais tout à l'heure, au moment où je lui rappelais assez maladroitement, il est vrai, ces fâcheux souvenirs, il a été sur le point de me disloquer le bras dans un transport de je ne sais quoi...

—Écoutez donc ! interrompit Agathe, en prêtant l'oreille à une altercation assez vive qui avait lieu en ce moment à quelque distance du côté du murier.

Guingret et Prosper parlaient haut et d'un ton animé. Le son de voix du jeune Latour avait surtout un caractère particulier qu'aucun des auditeurs n'avait remarqué jusque là.

—Dieu me pardonne ! reprit Rufin, je crois que Prosper a eu l'étourderie de contrarier votre père ; on dirait qu'ils se disputent là-bas ?

—Allons voir, dit Agathe toute tremblante en saisissant le bras du vieillard.

Mais bientôt ils s'arrêtèrent. Quelques paroles qu'ils venaient d'entendre distinctement les avait frappés d'étonnement et de terreur.

Comme nous l'avons dit, Guingret avait pris le bras de son neveu et l'avait entraîné sans que Prosper songeât à s'en défendre. Ce fut seulement quand ils furent arrivés en face de l'arbre qui avait joué un rôle si important dans le lugubre drame qui avait eu lieu dix ans auparavant que le jeune Latour comprit où il était. Il frissonna

une sueur froide coula sur son front, et il dit d'une voix tremblante :

—Non ! non ! où me conduisez-vous ?

L'oncle posa un doigt sur la bouche et lui dit d'un ton mystérieux :

—Écoutez, vous m'avez l'air d'être un homme sensé et nous pourrions nous comprendre tous deux. Je vais vous expliquer l'affaire telle qu'elle s'est passée : si l'on répète devant vous les colomnies que répandent mes ennemis, vous pourrez leur répondre en connaissance de cause...

—Laissez-moi ! s'écria Prosper pâle et agité en regardant autour de lui avec égarement.

—Non, je vais vous expliquer l'affaire en quelques mots, et vous verrez combien ils y ont mis de mauvaise foi. Imaginez, continua-t-il en désignant le pied du mûrier, qu'il avait creusé là un fossé....

—Je le sais bien ! s'écria impétueusement Prosper.

—Eh bien ! reprit le vieillard en le conduisant rapidement à l'autre angle du jardin, et en lui montrant un petit parterre rempli de fleurs, comment expliquerez-vous qu'on l'ait trouvé là, à dix pas de l'endroit où il travaillait...

—Les framboisiers ! où sont les framboisiers ?

—Ah ! les framboisiers ! il n'y sont plus ; Agathe a voulu qu'on plantât des fleurs à la place, afin que les souvenirs... vous comprenez ? Ainsi puisqu'il était caché dans les framboises, on a très bien pu, du haut de cette muraille, lancer la pierre qui l'a tué... Que dites-vous de cela ?

—Ce n'est pas vrai ! dit Prosper avec force. Il n'était pas dans les framboisiers ; il était là dans l'allée, et il tomba au milieu de l'allée...

—C'est vous-même qui en avez menti ! s'écria Guingret avec colère ; ne dirait-on pas que vous savez cela mieux que moi ? Allez, allez, je croyais avoir affaire à un homme de bon sens, et je vois que vous n'êtes qu'un pauvre fou...

—Un fou ! répéta Prosper en frappant du pied, et regardant son oncle avec des yeux enflammés, qui vous a dit que j'étais fou ? Cela n'est pas vrai... j'ai mon bon sens, ma raison, moi... Essayez un peu de leur dire que c'est le petit Pépère, un enfant de onze ans, qui a commis le meurtre... ils ne vous croiront pas ! ils vous riront au nez... ah ! ah ! ah !

Et il poussa un bruyant éclat de rire qui révélaient cette fois avait tous les caractères de la folie. De son côté, Guingret prit une contenance discrète et dédaigneuse, on eut dit de deux hommes également ivres dont l'un se fait en chancelant une dignité d'autant plus exagérée que son compagnon est plus bruyant et désordonné.

—Le petit Pépère ! reprit-il en haussant les épaules d'un air de pitié ; j'étais avec chagrin,

mon cher oncle, que votre cervelle est dérangée ! Comment un enfant si jeune eut-il pu entrer chez moi, je vous prie, quand il est prouvé...

—Eh ! vous ne savez pas, reprit-on avec un nouvel accès de gaieté frénétique, Pépère est tombé du ciel... oui, tombé du ciel comme une aéroliithe... Mais vous ne savez pas non plus ce que c'est qu'une aéroliithe ? Je vais vous le dire : c'est une pierre tombée du ciel... suivant les lois vulgaires de la pesanteur... en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances... L'analyse chimique a découvert dans la composition de ces pierres, débris de comètes qui se sont trouvées lancées dans l'attraction terrestre...

Au milieu de cet affreux désastre d'idées et de paroles, le malheureux jeune homme s'interrompit tout à coup.

—Eh bien, continuez, mon garçon, dit Guingret tranquillement, ce que vous dites-là m'intéresse beaucoup. Il tombe donc réellement des pierres du ciel ? Eh bien, voyez, à l'époque de mon procès, je n'ai pas songé à donner aux jurés cette explication de la mort de Denis... ce que c'est d'être savant ! Oui ! oui ! c'est très clair. Par dieu ! il faut dire cela à mes ennemis... que c'est une *rolite*. Dieu a voulu conserver mon mûrier aux vers-à-soie d'Orléans...

—La soie était connue des anciens, Salbutia Prosper, sans changer d'attitude ; les Phéniciens apportèrent de l'Inde à Rome la *materies serica*... Henri II le premier, porta des bas de soie à jour...

Il n'acheva pas, et il bondit en arrière en poussant un cri déchirant. Agathe et Rufin, que les clameurs des deux malheureux insensés avaient tenus un moment à distance, s'étaient enhardis à se rapprocher. La vue d'Agathe avait produit sur son cousin un effet terrible : il agitait les bras comme pour la repousser, et il prononçait des paroles inintelligibles.

—Prosper, s'écria la jeune fille, Prosper, revenez à vous !

Mais au lieu de se calmer au son de cette douce voix, Prosper redoubla ses cris et s'enfuit comme un forcené vers la porte du jardin ; on l'entendit longtemps encore après qu'il eut disparu et lorsque déjà sans doute il avait parcouru une partie du faubourg.

—Qui se serait douté de ce malheur ? dit le vieux notaire, quand les cris se furent éteints dans l'éloignement : on ne nous avait donc pas trompé ? Pourvu que son domestique, qui l'attendait dans sa loge, l'ait suivi pour l'assister pendant cet horrible accès !

Agathe était restée sombre et pensive et elle ne sembla pas avoir remarqué cette observation. Puis, tout à coup, levant les mains au ciel, elle s'écria avec explosion,

—Oh ! je connais maintenant le meurtrier de Denis... C'est lui !

—Qui donc ! demanda Rufin vivement, ce pauvre insensé qui était là tout-à-l'heure ? Vous n'y pensez pas, mon enfant... songez qu'il n'avait que onze ans à l'époque de l'événement ; songer que je le ramenai moi-même jusqu'à sa pension dans cette soirée fatale, songez qu'il n'a eu aucun moyen de s'introduire ici ; qu'il a été constaté lors de l'instruction du procès que le meurtrier de Denis devait avoir une certaine vigueur puisque le cadavre avait été traîné à une distance de dix pas ! Réfléchissez à tout cela Agathe ; encore une fois, c'est impossible.

—Mais vous n'avez donc pas entendu les paroles qu'il a laissé échapper dans son délire ?

—Je n'ai entendu que des mots incohérens dans lesquels il y aurait de la témérité à chercher aucun sens raisonnable ; Agathe, l'infortune de votre cousin est bien assez grande sans que vous l'accusiez encore d'un crime.

—Rufin, je ne puis me rendre compte des circonstances du meurtre ; mais je suis sûre que Prosper a pris part aux événemens de cette nuit fatale ou que du moins il en a été témoin.

—Ouais ! petite sotte, dit Guingret en se frottant les mains, nous savons maintenant à quoi nous en tenir ; c'est une *rolite* qui a tué Denis ; il n'est pas besoin de chercher d'autre explication.

V.

Le lendemain matin, le vieux notaire arriva de bonne heure à la maison du faubourg ; il était probable que Prosper, malgré la scène inconvenable de la veille, ferait une visite à ses amis dans la journée, et Rufin avait désiré assister à l'importante explication qui allait sans doute avoir lieu. Agathe avait passé une nuit affreuse ; ses yeux et ses joues étaient enflammés par la fièvre de l'insomnie et de l'anxiété. Quant à Guingret, il était, par contraste, d'une joie d'enfant ; il riait sans cesse, se frottait les mains, et il semblait avoir retrouvé pour un instant cette activité qui l'avait abandonné depuis ses malheurs.

Agathe et son tuteur s'entretenaient encore de l'événement de la veille ; mais Agathe n'affirmait plus aussi positivement qu'elle croyait à la culpabilité de son malheureux cousin au sujet du meurtre de Denis ; le doute était venu pendant la nuit ; nous savons qu'elle aimait Prosper.

Tout en causant, ils jetaient des regards furtifs du côté de la porte, comme s'ils se fussent attendus à voir paraître celui dont ils parlaient ; Agathe semblait à la fois désirer et redouter sa présence. Elle tressaillit quand le bruit de la sonnette se fit entendre ; et quand les pas de

son cousin résonnèrent sur le perron de la terrasse, elle fut agitée par un tremblement nerveux et convulsif. On eût dit qu'elle s'attendait à quelque effrayante apparition. Mais Prosper entra presque aussitôt, et, à sa vue Agathe retint avec peine un cri de surprise.

Il ne ressemblait plus, en effet, à l'homme de la veille. Sa mise était fraîche et recherchée, et, sauf, un peu de pâleur, ses traits avaient repris leur sérénité ordinaire. Il entra avec aisance, un sourire sur les lèvres, tenant à la main un élégant bouquet, et il s'écria d'une voix joyeuse :

—Bonjour, ma belle Agathe ! — Je vous salue, monsieur Rufin ! — Comment vous portez-vous, oncle Guingret ? continua-t-il en secouant amicalement la main du vieillard.

Puis sans attendre sa réponse, il se retourna gracieusement vers sa cousine, et lui offrit les fleurs qu'il avait apportées.

Agathe et Rufin ne savaient plus que penser de tant d'assurance et de naturel ; au lieu du frénétique à l'œil hagard qui les avait quittés en hurlant quelques heures auparavant, ils retrouvaient un jeune homme élégant, poli, prévenant. Ils s'étaient levés à sa vue et ils restaient stupéfaits, examinant chaque mouvement, chaque geste de l'inexplicable jeune homme qui avait accompli si rapidement cette transformation. Agathe eut à peine assez de sang-froid pour balbutier quelques mots de remerciement en acceptant le bouquet.

Prosper s'aperçut sans doute de l'étonnement mêlé d'effroi qu'il inspirait car il reprit avec un accent d'affectueux reproche :

—Eh bien, qu'avez-vous donc ce matin, ma chère Agathe ? et vous-même, monsieur Rufin, vous me regardez d'une manière... Auriez-vous quelque malheur à m'annoncer ? Agathe aurait-elle fait cette nuit quelque réflexion contraire à nos projets ?

—Il ne se souvient de rien ! murmura le notaire.

—Non, non, Prosper, ce n'est pas cela murmura la jeune fille avec embarras en baissant les yeux.

—Mais qu'y a-t-il donc alors ?... Ah ! je sais, continua-t-il en se frappant le front ; vous m'en voulez sans doute de la manière un peu brue que dont je vous ai quitté hier au soir ?... Car je vous ai quittée brusquement hier au soir, n'est-ce pas ?

En même temps il attacha un regard inquiet sur sa cousine, qui se détourna avec embarras en murmurant :

—Oui, oui, très brusquement en effet.

—Et c'est pour cela que vous me gardez rancune, Agathe ? demanda Latour d'un ton suppliant ; j'avais pourtant réclamé toute votre in-

dulgence pour certains bizarreries de caractère que je ne suis pas maître de modifier. Je vous avais prévenu que par moments, bien rares il est vrai mes idées se troublent... mes facultés sont absorbées tout à coup par des préoccupations toutes imaginaires, et alors, dans la crainte de fatiguer les personnes qui se trouvent près de moi, je m'éloigne sans retard... Je suis sujet aussi à prononcer, dans ces moments là, des paroles incohérentes... tenez, je suis sûr que j'ai dit hier quelque chose qui vous aura paru dépourvu de sens commun ; convenez-en.

En même temps il essayait de sourire, tout en examinant avec angoisse les uns après les autres les visages de tous les assistans.

—En effet, dit Rufin d'un air dégagé, nous parlons de l'événement dont le grand murier a été la cause, et vous avez avancé quelques opinions assez extraordinaires...

Ah ! je sais, reprit Prosper en cherchant vainement à imiter le calme de son interlocuteur ; oui, je me souviens... la soirée, le silence, ce feuillage du murier, tout cela me rappelait... Mais ces opinions dont vous me parlez ?... En vérité, je suis si distrait, si étourdi, que je ne sais plus aujourd'hui ce que je soutenais hier au soir.

Le notaire allait répondre, mais Guingret, qui depuis l'arrivée de son neveu éprouvait une démancheaison de placer son mot s'écria avec empressément.

—Dites donc, monsieur, vous avez eu hier une fameuse idée, sur ma foi ! J'y ai pensé toute la nuit, et puis j'y pense, plus je trouve votre explication raisonnable. Oui, vraiment, il n'y a qu'une pierre tombée du ciel, un *rolite*, comme vous appelez cela, qui ait pu tuer Hyacinthe Denis...

—Est-ce là l'opinion que j'ai soutenue ? demanda Prosper en rougissant malgré lui ; eh bien ! aujourd'hui encore je ne m'en défends pas. Sans doute, continua-t-il avec une assurance factice, l'opinion est hardie ; mais il n'y a aucun moyen d'expliquer l'étrange événement de cette nuit fatale, et l'hypothèse dont nous parlons est aussi probable qu'une autre. La chute d'une aérolite est chose fort rare, il est vrai ; mais il y a des hasards si extraordinaires. Je suis fâché que cette pierre n'ait pas été conservée ; on eût pu s'assurer si elle était réellement une aérolithe ; le fait eût été important pour la cause.

En débitant ces argumens impossibles avec un sang-froid apparent, Latour, bien qu'il comptât sans doute sur l'ignorance et la simplicité de ses auditeurs, n'en souffrait pas moins une cruelle torture intérieure. La sueur lui coulait du front en larges gouttes et sa conte-

nance trahissait. malgré ses efforts, un mortel embarras. Mais Agathe sembla avoir pitié de lui et, résolue à brusquer cette pénible explication, elle dit avec effort sans oser le regarder :

—Prosper, vous avez dit encore quelque chose... vous en souvenez-vous ?

—Je ne m'en souviens pas... murmura Latour, les yeux tournés vers le plancher.

—Vous nous avez révélé, reprit Agathe sans changer d'attitude et de ton, que le meurtrier d'Hyacinthe Denis était un enfant de onze ans que personne n'avait osé soupçonner jusqu'ici.

Prosper poussa un sourd gémissement et se laissa tomber dans un fauteuil, le front appuyé contre le dossier. Agathe et Rufin s'attendaient à un nouvel accès de démente, et la jeune fille épouvantée de sa propre témérité, s'était rapprochée du notaire comme pour trouver un appui au moment de l'explosion qu'elle prévoyait. Cette explosion n'eut pas lieu ; des sanglots annoncèrent que l'émotion de Prosper suivait un cours différent,

—Vous pleurez, Prosper, dit Agathe avec une timidité mélancolique ; c'est donc vrai ?

Le jeune homme releva lentement la tête.

—C'est vrai, murmura-t-il.

—Quoi ! s'écria Rufin hors de lui, ce pauvre Guingret serait véritablement innocent ? Quoi tous ceux qui l'ont connu l'auraient accusé à tort depuis dix ans... et moi le premier ? Oh ! c'est impossible !

—Demandez-lui donc grâce avec moi ! dit Prosper en joignant les mains, car il est innocent !

—Certainement je suis innocent ! s'écria Guingret transporté, puisque c'est la *rolite*...

—C'est moi, mon oncle, dit Prosper à voix basse ; qui suis le coupable.

L'insensé le regarda, mais il se tut et hocha la tête d'un air étonné.

—Il ne peut plus vous comprendre dit Agathe avec désespoir.

—Ce sera donc à vous, Agathe, reprit Prosper avec plus d'énergie, à vous aussi, monsieur Rufin, que je ferai l'aveu sincère d'un affreux secret que je porte depuis dix ans dans mon cœur et qui, après avoir égaré ma raison, finira peut-être par me tuer...

Et comme sa cousine et le notaire suivaient avec inquiétude chacun de ses mouvemens, il leur dit doucement...

—Oh ! ne craignez pas de m'approcher ; je suis calme maintenant et je resterai calme jusqu'à la fin de mon récit. Je connais à certains signes les approches de ces accès de délire que j'avais espéré vous cacher, et je sais m'éloigner à temps... D'ailleurs, au moment de ma plus violente démente, le son de votre voix, Agathe

a toujours suffi pour me rappeler au sentiment de la réalité.

Il fit une pause comme pour recueillir ses forces dans ce moment décisif. Agathe s'était réfugiée près de son père, dont elle serrait convulsivement les mains, pour appeler son attention sur l'aveu solennel qu'ils allaient entendre. Rufin allait et venait dans la chambre d'un air pensif.

—Monsieur Latour, dit-il enfin, expliquez-vous, de grâce, car depuis dix ans j'ai réfléchi bien des fois sur le crime mystérieux dont mon vieil ami a porté la peine, et jamais la pensée qu'un autre que lui eût été coupable n'a pu résister à un moment d'examen. Jugez donc de mon étonnement et de mes remords lorsque vous annoncez que c'est vous l'écolier que j'avais si je m'en souviens bien, reconduit à la pension le soir même du meurtre, qui vous êtes introduit la nuit dans un endroit inaccessible pour frapper à mort un homme robuste et prêt à se défendre.

—Et cependant, monsieur, reprit Prosper à demi-voix, je ne vous ai dit que la vérité ; vous n'avez pas songé que ce qui pouvait être impossible à un homme raisonnable et prudent ne l'était pas à un enfant téméraire et étourdi comme e l'étais autrefois.

« Vos souvenirs sont fidèles, monsieur, quand vous me rappelez que vous m'avez conduit vous-même à la pension pendant cette soirée fatale ; je rentrai, en effet, mais par des moyens qu'il est inutile d'expliquer ici. J'avais le pouvoir de m'échapper quelquefois de l'ins-truction en trompant la surveillance des maîtres, et une heure environ après votre départ je m'étais remis en route pour venir ici. Le but de cette escapade d'écolier était aussi simple et aussi naïf que la démarche même ; j'avais à la pension quelques vers à soie et je manquais de feuilles de mûrier pour les nourrir. Comme mon oncle m'en avait refusé le jour même, j'avais pris la résolution, autant pour me venger, de lui que pour me procurer la nourriture de mes favoris, de venir dérober la nuit quelques feuilles de cet arbre précieux dont on m'avait défendu l'approche.

« J'avais remarqué à l'extrémité du clos un grand arbre, un chêne, je crois, dont le tronc était tout entier du côté du chemin tandis que quelques grosses branches se projetaient dans le clos même, par dessus la haie touffue et impénétrable ; ce fut de ce côté que je tentai l'escalade, et, malgré la difficulté d'une pareille entreprise, elle réussit au-delà de tous mes souhaits.

—Mais cela n'est pas croyable ! s'écria involontairement Rufin en bondissant sur son siège.

—En effet, répondit Prosper sans se fâcher

de cette interruption, il ne pouvait venir à l'idée de personne qu'après avoir grimpé péniblement à un tronc d'arbre nouveau et entouré d'épines, il se trouverait quelqu'un d'assez hardi pour se suspendre à une branche et se laisser tomber de près de vingt pieds de haut dans une propriété particulière... Ce fut pourtant ce que je fis, et bientôt je me trouvai dans la propriété sans autre mal que quelques contusions.

Rufin leva les mains au ciel d'un air de pitié, comme un homme qui après avoir longtemps cherché le mot d'une énigme, finit par découvrir que rien n'était plus simple que la solution tant désirée.

—Une fois dans l'enclos, continua Prosper, je me crus au comble de mes vœux ; la nuit était noire, et je me promettais de ne faire aucun bruit afin qu'on ne pût m'entendre dans la maison, où je supposais tout le monde endormi. Je m'élançai vers le mûrier ; mon cœur battait de joie et d'espérance...

« Sitôt que j'eus franchi la porte du clos, je me dirigeai vers les framboisiers, près desquels je savais que mon oncle avait l'habitude de déposer une petite échelle à bras. J'avais sans défiance, lorsque tout à coup, à trois pas de moi, j'aperçus quelques chose qui s'agitait dans l'ombre au pied du mûrier.....

« Mon premier sentiment fut un sentiment de terreur superstitieuse ; je frissonnai et je restai un moment à la même place sans pouvoir avancer ou reculer. La faiblesse d'imagination de l'enfant l'emporta sur l'audace de l'écolier. Mais pendant que j'étais comme pétrifié, sans haleine et sans voix, l'objet qui m'avait effrayé changea de place ; et, à la douteuse clarté des étoiles je distinguai la forme d'un homme qui semblait travailler au pied du mûrier. Du moment que je sus que j'avais à affaire une créature vivante et non pas à quelque fantastique apparition, ma terreur cessa et je fis un mouvement pour m'éloigner. Ce mouvement me trahit ; on retourna la tête et on demanda à voix basse :— Qui est-là ?

« Alors seulement je reconnus Hyacinthe Denis.

« Je ne répondis pas et je tenais de gagner les framboisiers, où j'espérais me blottir sans être aperçu. Mais Denis, qui d'abord était resté immobile et qui semblait aussi inquiet de ma présence que je l'étais de la sienne, me reconnut je ne sais par quel indice, et il me dit avec l'accent de la menace, sans pourtant élever la voix :—Ah ! c'est encore toi, petit drôle ! polisson ! Tu viens m'espionner, sans doute, et demain tu iras redire à mon beau-père que tu m'as vu ici... Attends, méchant garnement, tu vas avoir ta récompense...

« En même temps il courut vers moi, dans

l'intention sans doute de m'effrayer par des menaces et de s'assurer ainsi de mon silence ; mais dans ce moment je ne songeais pas qu'il pouvait avoir autant d'intérêt que moi à éviter le scandale et le bruit ; je lui supposai des intentions de vengeance et de mauvais traitements. Aussi je ne mis à courir pour éviter sa poursuite en lui disant d'une voix suppliante : — Oh ! laissez-moi, laissez-moi, je vous en prie !

“ Mais cette frayeur même l'engagea peut-être à persister dans son projet de m'intimider sérieusement et il continua de me poursuivre. Bientôt je me trouvai acculé dans un coin du jardin où il ne pouvait manquer de m'atteindre. Alors ma tête se troubla : l'instinct aveugle de la propre défense se réveilla en moi, et sans savoir comment, par instinct je me baissai pour chercher à terre quelque objet dont je pusse me défendre. . . . Une pierre se trouvait sous ma main, je m'en saisis, et au moment où Denis allait me joindre je l'en frappai avec violence . . . il tomba en poussant un cri déchirant, lamentable que j'ai entendu bien souvent depuis. . . . que j'entends encore ! . . . ”

En parlant ainsi Prosper Latour avança le bras comme pour repousser un fantôme menaçant ; ses yeux s'étaient égarés et il semblait en proie à quelque terrible fascination ; mais ce délire dura peu. Agathe lui adressa quelques paroles d'encouragement ; il la remercia par un sourire et il reprit après quelques moments de silence.

— Ce qui se passa ensuite est peut-être plus incroyable que ce que je viens de vous raconter. Quand je vis Denis étendu sans mouvement à mes pieds, je restai pétrifié sans comprendre encore ce que j'avais fait. J'étais dans un état d'anéantissement profond qui ne me permettait d'avoir ni une pensée ni un regret. Cet horrible événement, en surpassant la force de toutes mes facultés, les avait paralysées toutes à la fois et je ne sais combien de temps eût duré cette sorte d'évanouissement moral, si un bruit subit qui se fit entendre du côté de la maison n'eût réveillé par une épouvantable secousse ma sensibilité engourdie.

“ C'était mon oncle qui accourait au bruit ; ce cri d'agonie avait frappé ses oreilles, et sans doute il allait venir à la recherche de celui qui l'avait poussé. Or, le cadavre était encore étendu au milieu d'une allée.

“ Alors un élan de désespoir que je m'explique à peine encore aujourd'hui décupla mes forces et mon courage ; je saisis le cadavre par ses vêtements avec une espèce de fureur et je l'emportai jusqu'aux framboisiers, à dix pas de l'endroit où il était tombé. Comment un enfant a-t-il accompli cette tâche, qu'un homme fait eût eu quelque peine à accomplir ? Je l'ignore,

mais une minute à peine m'avait suffi. Puis quand le cadavre fut en partie caché dans le feuillage, je me blottis derrière lui en silence. . . . Mon oncle passa à quelques pieds seulement de nous et il ne vit rien. Quand tout fut calme, je me levai ; j'avais, je crois, du sang sur le visage ; je gagnai la porte du jardin que Denis, heurusement pour moi, avait laissée ouverte. Ce fut seulement quand je fus à quelque distance que mes forces m'abandonnèrent et je tombai évanoui contre une borne du faubourg.

Quand je revins à moi, le jour allait bientôt paraître ; j'étais si faible que j'eus à peine la force de me soulever. J'avais tout oublié et j'eus quelque peine à reconnaître l'endroit où j'étais. Cependant l'usage de mes facultés me revint peu à peu ; d'abord le funeste événement qui venait de se passer ne m'apparut que comme un épouvantable rêve, mais bientôt ma mémoire m'en reproduisit toutes les circonstances. . . . Je me levai brusquement ; la peur me rendit une vigueur factice. . . . Je croyais entendre encore derrière moi le cri déchirant de Denis lorsqu'il tomba des voix menaçantes qui m'appelaient assassin. Je me mis à courir avec légèreté dans la direction de la ville, et j'ignore encore comment j'y arrivai. comment je rentrai dans la pension sans qu'on se fût aperçu de mon absence ; je ne repris un peu de raison que quelques jours après, lorsqu'au sortir d'une violente fièvre on m'annonça que ma mère m'avait envoyé l'ordre de me faire partir pour Paris aussitôt que l'état de ma santé le permettait.

“ J'ignorais à cette époque la cause véritable de ce départ subit, et j'obéis sans murmurer. Je voulus avant de quitter Orléans vous faire mes adieux, mais on m'en dispensa sur je ne sais quel frivole prétexte ; ce ne fut qu'à Paris qu'une lettre de ma mère m'apprit en quelques lignes l'arrestation de mon oncle et le crime qu'on lui imputait.

“ Il serait impossible, Agathe, d'exprimer par des paroles les affreuses tortures que je souffris alors ! moi tout jeune enfant, j'étais coupable d'un crime dont l'homme le plus énergique et le plus expérimenté dans les choses de la vie eût eu peine à supporter le poids ! Bien plus, on accusait un innocent du malheur dont j'avais été la cause, et cet innocent était mon oncle, mon second père, votre père à vous, Agathe ! un honnête homme, dont je n'avais reçu que des bienfaits ! Dans les premiers moments je voulus venir me jeter aux pieds des juges, confesser mon crime involontaire, demander grâce pour mon pauvre oncle ; mais là, Agathe, la faiblesse de l'enfant trahissait la volonté momentanée du coupable ; la peur, cet horrible sentiment qui me poursuivait jusque dans mon sommeil, comprimait tous mes transports généreux, tous mes

élans du cœur ; le moindre bruit me faisait tressaillir ; je croyais voir partout des agents de la force publique qui venaient m'arrêter ; je rêvais de juges, de geoliers, d'échafaud... et je n'avais que onze ans ! Cependant, je vous le jure, Agathe, malgré ces terreurs, ces souffrances inouïes dont le souvenir me fait encore dresser les cheveux, si votre père eût été condamné, j'eusse trouvé la force d'accourir à son secours !

« Son acquittement me rendit plus calme ; je ne comprenais, hélas ! à cette époque que le fait matériel de sa mise en liberté, et, de ce moment, je crus le danger éloigné pour toujours. Alors je voulus redevenir ce que j'étais auparavant, un enfant étourdi et frivole, jouissant au jour le jour des plaisirs du jeune âge ; mais cela n'était plus possible. Le remords, la réflexion, la terreur avaient tué en moi à tout jamais la fleur de l'enfance ; le travail seul m'offrait des distractions, je me livrai tout entier à lui, et on attribua à des aptitudes puissantes les progrès que je devais seulement au désir d'échapper à mes souvenirs et de dompter mes remords.

« Vous savez, Agathe, ce que m'a coûté, ainsi qu'à votre malheureux père l'événement dont j'aurais dû porter seul la triste responsabilité. Sans cette affreuse démence, Agathe, du jour où j'ai été libre et seul maître de ma fortune, je fusse accouru ici près de vous, près de mon malheureux oncle, pour vous secourir et vous consoler. Mais je craignais que votre présence à tous les deux, l'aspect de ce lieu qui me rappelle tant de souvenirs, n'éveillassent en moi le désir passager pendant lequel je pouvais trahir mon secret ! Ce n'est qu'après deux ans que je me suis cru assez fort pour supporter votre présence... Vous savez combien je m'étais trompé !

« Voilà donc le récit de mes souffrances ; je n'ai pas cherché à atténuer mes fautes, et je suis prêt désormais à en accepter toutes les conséquences. C'est à vous de décider, Agathe, quelle punition doit m'être infligée ; c'est à vous de fixer quelle réparation est due à toute votre famille. Parlez sans crainte, Agathe, car je ne reculerai devant aucun sacrifice que vous m'imposerez, même celui de rendre l'honneur à votre père en me dénonçant comme coupable du crime dont l'opinion publique l'a si sévèrement puni.

« Un mot encore, ajouta Prosper en terminant ; peut-être, Agathe, me reprocherez-vous d'avoir sollicité votre main sans vous avoir fait l'aveu préalable du meurtre affreux dont je suis l'auteur et des accès d'aliénation mentale qui en sont les suites. Je suis coupable, il est vrai, car c'était surprendre votre bonne foi et votre affection ; mais je croyais ne pouvoit trouver

aucun autre moyen de réparer les maux dont je suis cause que par ce mariage, et cet aveu pouvait le rendre impossible. D'ailleurs, je vous aime d'un amour profond et sincère... c'est là ma principale excuse. Puisse-t-elle, Agathe, vous engager à ne pas vous montrer trop sévère envers moi ! Mais quel que soit mon sort, je le supporterai, sinon sans chagrin, du moins sans plainte et sans reproche ! »

En même temps il leva les yeux sur sa fiancée, afin de deviner à l'avance la réponse quelle allait faire. Le bon notaire prit bruyamment une prise de tabac, soit pour cacher son émotion, soit pour aider son intelligence dans le choix du conseil qu'il convenait de donner à sa pupille. Quant à Agathe, elle était plongée dans une sombre rêverie, et elle tournait la tête à droite et à gauche d'un air d'inexprimable angoisse. Elle reprit pourtant d'une voix ferme :

— Notre devoir à tous les deux, Prosper, est si nettement tracé en ce moment qu'il ne nous est permis ni à l'un ni à l'autre de nous en écarter. Ce qui doit nous occuper avant tout est la position affreuse que l'accusation d'un meurtre a faite à mon père. Quelque étrangère que je sois aux lois criminelles, je pense que la divulgation de la vérité ne pourra emporter contre vous aucune pénalité ; je crois donc, Prosper, être en droit de vous demander, au nom de votre malheureux oncle, une déclaration publique et légale qui donnera à ceux qui le croient encore coupable un éclatant démenti...

Rufin fit un geste de surprise en écoutant cette dure proposition.

— J'obéirai, murmura Latour en gémissant.

— Quant à ce mariage projeté, continua la jeune fille avec moins d'assurance, vous comprenez, monsieur, que vous ne pouvez plus invoquer une parole... surprise. Je ne puis épouser celui dont le nom se rattache à tous les malheurs de ma famille...

— Cette parole, dit Prosper avec un effort douloureux, je vous la rends.

— Quand à vos bienfaits, si je n'ai pas été libre de les repousser au nom de mon père, il me sera permis, en ce qui me regarde, de ne les plus accepter désormais... et comme nous ne devons plus nous recevoir, je prie M. Rufin d'arranger avec vous les choses de telle sorte que cette propriété réponde des sommes...

— Agathe ! Agathe ! dit Latour d'une voix déchirante en se couvrant les yeux, vous me haïssez donc ?

Sans doute Agathe n'était pas aussi inexorable qu'elle voulait le paraître ; cette rigueur même pouvait qu'elle se défait de ses sentiments secrets, et qu'en croyant remplir un devoir pénible, elle dépassait le but. A cette demande faite avec

désespoir, toute sa force se brisa, et elle tomba sur un siège en sanglotant. La voix calme et insinuante du notaire Rufin la rappela à elle-même.

— Mon enfant, dit le vieillard près de son oreille, votre affection pour votre père ne vous fait-elle pas aller trop loin ? Vous êtes plus que sévère, Agathe, vous êtes cruelle, songez-y ; et d'ailleurs, en demandant à ce malheureux jeune homme une réparation pareille, avez-vous songé que celui au nom de qui vous l'exigez pourrait ne pas y attacher le même intérêt que vous ?... Voyez là-bas...

En même temps il désigna du doigt Guingret, qui avait pris place à l'autre extrémité de l'appartement. Pendant le récit de Prosper Latour, le pauvre insensé s'était paisiblement endormi.

Il y avait dans cet incident bien simple en apparence quelque chose de si profondément significatif dans la circonstance présente, qu'Agathe sembla déjà se repentir de ses impérieuses exigences. Le vieux notaire devina ses regrets.

— Voilà, Agathe, reprit-il, celui pour qui vous exigez que votre cousin fasse le sacrifice de son avenir, de sa réputation et peut-être de sa vie. Dites, Agathe, ce sommeil ne vous prouve-t-il pas suffisamment que l'impitoyable dévouement que vous demandez à Latour sera complètement inutile ? Ne comprenez-vous pas que cette réhabilitation dont vous parlez viendra trop tard aujourd'hui pour être efficace ?

— Oui, monsieur, vous avez raison, dit la jeune fille en baissant la tête, il est trop tard en effet... trop tard pour mon pauvre père.

— Et pourquoi donc, reprit le vieillard avec plus de force, les projets que nous avions conçus seraient-ils brisés sans espoir de les renouer jamais ? Agathe, ce que vient de nous raconter votre cousin change bien la nature du triste événement que nous déplorons tous ; ce qui eût été presque un crime pour un autre, n'est, à cause de la jeunesse de celui qui a tué votre beau-frère, qu'un accident funeste qu'on ne peut imputer à l'homme fait ; pourquoi donc iriez-vous sans motif raisonnable ordonner à M. Prosper de reprendre la responsabilité d'un malheur qu'il a si cruellement expié ? Pourquoi le repousseriez-vous comme un ennemi, quand je devine à votre sévérité même qu'il vous est plus cher que vous ne pensez ?

— Serait-il vrai, Agathe ? s'écria Prosper d'une voix forte qui éveilla le vieillard en sursaut : serait-il vrai que j'aurais pu vous faire partager cette affection...

— Qu'importe, Prosper, reprit sa cousine avec trouble, qu'importe nos sentiments mutuels, puisque nous ne pouvons être unis ? Je

n'épouserai jamais le meurtrier du mari de ma sœur !...

Les voix de Rufin et de Prosper empêchèrent d'entendre un cri faible qui fut poussé près de la porte de la chambre.

— Et qui donc saura ce secret ? dit Rufin avec véhémence ; pourquoi ne resterait-il pas entre nous trois ? Agathe, ne pardonnerez-vous donc jamais à ce jeune homme les malheurs dont il est la cause involontaire ?

— Je lui pardonnerai, moi, mais mon père... ma sœur...

— Elle est chrétienne, monsieur, dit une voix austère derrière lui.

C'était Honorine qui avait entendu une partie de la conversation et qui avait deviné facilement le reste. La religieuse, avec son costume noir et son voile flottant, s'avança lentement dans la chambre. Prosper resta debout et tremblant devant elle.

— Monsieur, dit-elle avec mélancolie, ce n'est pas au moment où j'ai si grand besoin moi-même d'indulgence et de pardon que j'ai le droit d'être impitoyable en vers les autres ; quand vous avez commis un meurtre involontaire, vous aviez l'excuse de la jeunesse ; mais quand j'ai commencé à haïr et à mépriser mon père, j'avais l'âge de raison et je devais me souvenir de vingt ans de soins et d'affection... Priez Dieu, monsieur, que mon père me pardonne, comme je vous pardonne à vous-même le mal que vous m'avez fait.

En même temps elle vint s'agenouiller devant Guingret, qui lui ouvrit les bras par habitude, et ils se tinrent longtemps embrassés.

Peu de temps après le mariage de Latour et de sa cousine, Guingret mourut paisiblement sans avoir recouvré la raison. Quant à l'aliénation mentale de Prosper, elle cessa en même temps que les remords qui en avaient été la cause, et les deux époux allèrent chercher loin du pays où s'était passé le triste événement qui avait agité leur vie, la paix et le bonheur dont ils avaient tant besoin.

ELIE BERTHET.

BERCHOUX.

— Berchoux ! à quoi bon et à quel propos Berchoux ?" diront quelques superbes génies de notre temps, qui croiraient déroger et se compromettre, si, descendant de leurs hauteurs, ils déridaient un moment leur front sévère et nuageux.

Berchoux, Messieurs, était, ne vous éplaise, un poète gai, spirituel, facile, un des

derniers types de notre vieil esprit national, attaché à la France d'autrefois par ses convictions politiques, comme par ses habitudes de style, et qui, dans la sphère modeste de son talent, a eu l'honneur de laisser presque autant de vers-proverbes que nos plus grands écrivains. En fait de neuf, il n'est plus guère sous le soleil que les choses oubliées; sans que l'oubli fût positivement venu pour Berchoux, il est probable que la jeune génération actuelle le connaît peu, et la littérature a pris un chemin si différent du sien, qu'on peut presque parler de ses ouvrages comme d'une nouveauté.

Ce n'est pas notre faute s'il faut remonter jusqu'aux morts, s'il faut faire de la littérature rétrospective, pour retrouver un peu de cette gaîté, de cette légèreté aimable qui n'empêchaient nullement nos pères de *penser*, même sans demander à l'Angleterre leur apprentissage en ce grand art. De nos jours, la poésie est si uniformément méditative, contemplative, gémissante, elle fait un tel abus des étoiles, du crépuscule et de l'immensité, qu'il y a vraiment de quoi opérer une réaction en faveur des petits vers de l'autre siècle, ne fût-ce que pour varier un peu.

Et croyez-vous que les poètes légers d'autrefois, les Chaulieu, les Bernis, les Bouillers, fussent après tout si cuéprissables? Quant à Voltaire, envers qui nous n'avons pas besoin de faire nos réserves sous le rapport des doctrines, il est resté le modèle du genre, et presque toutes ses pièces fugitives sont des chefs-d'œuvre de grâce, de bon goût et de finesse. Dorat lui-même, ce mousquetaire qu'on ne cite guère maintenant que par forme de raillerie, Dorat a laissé, dans le recueil de ses productions quinze fois trop nombreuses, de quoi composer un fort joli volume.

Berchoux offre une nuance différente. Né à Saint-Symphorien-en-Lay, non loin de Lyon, en 1760, témoin de la révolution de 93, il imprime à ses vers, au milieu de leur couleur badine, le reflet des sentiments qu'avait excités en lui ce grand bouleversement social. Ces sentiments, il les exprime à sa manière, non pas comme Treneuil, gémissant sur la sacrilège dévastation des tombes royales de Saint Denis, ou comme Delille célébrant dans son beau poème de *la Pitié*, le martyre de tant de saintes victimes. C'est par l'ironie que Berchoux attaque la révolution; il la voit sous son côté ridicule et absurde, autant et plus que sous son aspect horrible. C'est par l'épigramme qu'il riposte à l'instrument de mort fonctionnant sur les places publiques. Non pas que Berchoux fût de la trempe de Martainville, traduit, à l'âge de seize ou dix-sept ans, devant le tribunal révolutionnaire, et disant au président qui l'appelait de *Martainville* (le DE fatal!) :

“ Citoyen président, tu es ici pour me *raccourcir*, et non pour me *rallonger*.” Il n'est pas sûr non plus que Berchoux, entendant prononcer sa condamnation à mort, eût demandé, comme l'auteur du *Petit Almanach des grands hommes*, le marquis de Champcenez, si c'était là de même que dans la garde nationale, ou l'on pouvait se faire remplacer? Notre auteur rimait bien contre la Terreur pendant son règne sanglant; mais il en attendit la bienheureuse fin pour mettre ses vers en lumière. Leur publication n'eût pas rétabli la monarchie, et très probablement le poète n'en aurait jamais composé d'autres, car le citoyen Robespierre et ses amis entendaient fort mal la plaisanterie.

Tout inoffensif que fut Berchoux, il paraît que la révolution menaça son existence; car, ainsi que ses vers nous l'apprennent :

*Il chercha son salut dans ces rangs militaires
Formés par la terreur, et pourtant VOLONTAIRES.*

Mais ses inclinations étaient plutôt civiles que guerrières, et sitôt qu'il le put, le correspondant d'Euphrosine abandonna le fusil et le sac du soldat à qui voudrait conquérir, sur les champs de bataille, des grosses epaulettes, des duchés et des couronnes.

L'ère impériale était une époque tout à fait propice pour Berchoux. Alors, on pouvait se créer une grande réputation avec un petit poème, témoin le *Mérite des Femmes* qui a beaucoup plus contribué à la renommée de Legouvé que ses huit ou dix tragédies. Alors les journaux, que n'envahissaient pas les séances représentatives, avaient place tous les jours pour le feuilleton : une composition de quelques centaines de vers obtenait une demi-douzaine d'articles beaucoup plus facilement que deux gros volumes sur un sujet important n'arrachent maintenant une seule colonne à l'avare publicité. Et puis, au bruit lointain de ces grandes batailles où les hommes tombaient par trente ou quarante mille, mais dont le canon ne retentissait en France que par l'oïgane des bulletins victorienx, Péricurés ne était en faveur. L'*Almanach des Gourmands* florissait sous les auspices de Grimod de la Reynière qui, privé des deux mains, n'en découpait pas moins à merveille, grâce au talent officieux d'un habile mécanicien. On retenait long-temps d'avance, chez le restaurateur Baleine, les voisins du salon où le Caveau-Moderne dressait chaque mois son joyeux couvert : c'était à qui entendrait, à travers les fentes d'une cloison. Laujon et Désaugiers donner le signal des refrains bachiques. Le plus beau dîner laissait à désirer, si des vers et des couplets ne venaient animer le dessert; et une bonne chanson de table circulait depuis la salle à manger des grands jusqu'au cabaret de la barrière.

Jugez si une épopée consacrée à la gloire de cet art de la bouche, alors si fort en honneur, devait être la bien-venue ! Aujourd'hui l'on mange encore, mais tout prosaïquement, tout matériellement. Si l'on veut aimer la fête, faite de gaieté véritable, on tombe dans l'orgie, dans le souper de Grandvaux. Adieu vers et chansons ! Sous l'empire, au contraire, la gourmandise avait sa partie spirituelle et poétique, et se faire l'Homère de la fourchette, c'était répondre comme on dirait en style de prospectus, à un besoin généralement senti.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Berchoux était fort modéré dans la pratique du bel art célébré par sa muse. Propriétaire d'une fortune suffisante, il menait une existence très rangée, mangeant pour vivre et ne vivant pas pour manger. Vous savez que l'on risque beaucoup de se tromper en jugeant un auteur d'après ses ouvrages. La personne qui, en lisant le joli poème de *l'Art de dîner en ville*, se serait figuré l'auteur comme un piqueur d'assiette, convive assidu des tables en renom, n'aurait pas été peu surprise de trouver Colnet, dans sa petite boutique de librairie du quai Voltaire, préparant lui-même, philosophe quelque peu misanthrope, son repas plus que modeste. De même pour Berchoux. Le poète qui rappelait qu'un fameux médecin de l'antiquité

Nous conseille l'ivresse une fois par semaine, marchait toujours très droit, même en sortant de table. En un mot, l'auteur de la *Gastronomie* n'était gastronomie que la lyre à la main, et plus d'une fois il dut rire du portrait physique et moral que de braves gens se créaient de lui, sur la foi de son poème.

Cet ingénieux badinage obtint un immense succès. Bientôt, nombre de vers de la *Gastronomie* passèrent au rang d'adages, et peut-être mainte personne les répète actuellement sans savoir quelle est leur origine :

Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté,
Ne soit en son chemin par un autre heurté.

Un poème jamais ne valut un dîner ;

conclusion qui honore la modestie de l'auteur, et bien d'autres passages empreints de la même sagesse. Il fut un temps où l'on savait par cœur l'épisode de Vatel, le portrait de l'ivrogne Je vilage, l'épisode du volontaire de sa table hospitalière d'une amie console de sa maigre pitance du régiment. Il faut bien qu'il y ait quelque mérite

de sens ou de tournure dans des vers que l'on retient ainsi.

Berchoux, royaliste de viei le date, salua le retour des Bourbons avec la joie la plus vive. C'était là, de sa part, du désintéressement poétique ; car le gouvernement représentatif était beaucoup moins favorable à sa Muse que le despotisme impérial. Les femmes constitutionnelles ouvraient le champ libre aux conversations politiques qui continuaient dans les salons les discussions des chambres : l'atmosphère se chargeait de gravité. Berchoux, lui n'entendait rien aux beautés du régime établi par la Charte, et de tous les bienfaits que la Restauration apportait à la France, ce n'était pas celui-là qu'il appréciait le plus. Notre poète aurait fait volontiers le sacrifice de tous ses nouveaux droits, qui lui donnaient plus d'embarras que d'orgueil, entre les mains des souverains qu'il aimait. Berchoux écrivait, dans le temps où l'on était forcé d'être libre sous peine de mort :

Si de tous les maux de l'absence,
Mon triste cœur est tourmenté,
Si je ne puis te voir, Clémence,
Accusez-en la liberté :
En d'autres temps, de mille entraves
Jamais je n'éprouvai l'ennui ;
Mais alors, nous étions esclaves ;
Hélas ! on est libre aujourd'hui.
Il s'est écoulé, ce bel âge,
Ce temps, où, libres de soucis,
Nous nous aimions dans l'esclavage
Sous le règne du roi Louis ;
Mais j'ai grand tort, quand je regrette
Ces beaux jours éclipsés soudain :
On m'assure dans la gazette
Que je suis libre et souverain.

Nous avons encore deux autres poèmes de Berchoux : le premier, la *Danse* ou les *Dieux de l'Opéra*, épopée de la famille du *Lutrin*, a pour sujet la grande rivalité de l'illustre Vestris et du fameux Duport, l'Achille et l'Hector de cette illiade héroï-comique. On y trouve des détails plaisants, mais leur sel a perdu quelque chose avec l'à-propos de la circonstance ; le second les *Encélades modernes*, en vers de dix syllabes, combat, par l'arme du ridicule, les encyclopédistes et leur philosophie. L'on rencontre dans ses huit chants trop longs, écrits avec cette facilité un peu négligée, habituelle à l'auteur, plus d'une inspiration heureuse et piquante.

Véritable Français d'il y a cent ans, dépayssé au milieu du progrès moderne, Berchoux avait deux antipathies bien marquées : les lumières à la façon du libéralisme, et le genre mélancolique et rêveur. Les innovations littéraires n'allaient pas plus à sa nature que les innovations sociales.

Il goûtait psu, dans le temps, madame de Staël. Qu'aura-t-il dit, grand Dieu ! s'il a lu *le Roi s'amuse* et les productions humanitaires de George Sand ! Berchoux vivait encore quand ces astres nouveaux ont paru sur l'horizon ; il n'y a guère que deux ou trois ans qu'il est mort ; mais les derniers jours de sa vie se sont écoulés à la campagne, loin de Paris.

TH. MURET.
(Quotidienne.)

REVUE DES MODES.

ENSEMBLES DE TOILETTES.—*Négligé du matin.*—Robe de chambre en jaconas blanc, à petits dessins orange et marron, garnie tout autour de trois petits volants ; ceinture pareille. Bonnet en vieux point d'Alençon, rubans marron et bleu. Fichu de linon. Pantoufles de peau dorée.

Négligé de ville.—Robe de nankin, garnie à la jupe d'un double rang de boutons en nacre formant tablier : même garniture au corsage. Mantelet amazone. Col en batisse, à entre-deux, formant jabot. Capote en paille façonnée. Ombrelle blanche.

Toilette de ville.—Robe de barège, à dessins blancs. Mantelet de mousseline, brodé et doublé de blanc. Chapeau de crêpe couleur mauve. Mouchoir brodé, de Chapron. Ombrelle en mousseline brodée, doublée de soie blanche.

Toilette du soir.—Robe en tarlatane rose, trois grands plis à la jupe ; une guirlande brodée entre chaque pli. Coiffure de fleurs naturelles. Echarpe en dentelle blanche. Evantail. Mouchoir garni de hautes valenciennes.

ENSEMBLE DE TOILETTES. *Négligé du matin.*—Robe de chambre en mousseline-laine blanche ; cordelière rouge et marron. Bonnet de dentelle, à nœuds de rubans écossais rouge et marron. Colletterie de mousseline, plissée à gros plis. Pantoufles de maroquin noir, bordées d'une petite faveur plissée.

Négligé de ville.—Robe de coutil à raies violettes ; manches et corsage plats. Mantelet amazone, en taffetas gros vert, glacé de noir. Capote en paille façonnée, garnie d'une violette et d'Angleterre ; nœuds de velours lilas et violet, retenant le violet, retenant la violette. Ombrelle verte. Bottines de prunelle noire.

Toilette de ville.—Robe de pékin gris à raies, nuancés et broché. Mantelet de dentelle noire. Capote de crêpe blanc, garnie de dentelle et de feuillages de velours. Fichu de point. Manchettes attachées par de petites épingles d'or. Mouchoir très-brodé.

Toilette du soir.—Jupe de poul de soie bleu pâle ; deux volans festonnés en crête de coq. Canezou de tulle à entre-deux de valenciennes. Manches très-courtes, bordées d'un petit tulle. Echarpe en taffetas rose, à raies. Coiffure de dentelle.

PSYCHE.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestre non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous ses abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

À la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & C^{ie}.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour *le Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car *le Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.